

## Les Juifs dans Les routes d'Eugène-Melchior de Vogüé.

par Roger KLOTZ

Eugène-Melchior de Vogüé est né à Nice, le 25 février 1848. De l'acte de baptême, rédigé en Italien,



il ressort que ses parents étaient domiciliés au Château de Gourdon en Ardèche. Gourdon est un lieu que Mistral connaît bien puisqu'il le cite dans son *Trésor du Félibrige*, de la même façon qu'il mentionne « Vogüé », comme étant un nom de lieu ardéchois. Eugène-Melchior de Vogüé a donc un enracinement méridional. Henri de Régnier rappelle, en 1912, le profond enracinement des Vogüé en Vivarais et précise que la branche cadette de la famille, à laquelle Eugène – Melchior appartient, s'est fixée près d'Annonay au début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'écrivain se donnera dans *Jean d'Agrève*, un de ses romans un enracinement encore plus méridional qui intéressera sans doute les lecteurs de *L'écho des carrières* :

« J'avais connu Jean d'Agrève sur les bancs Sainte – Barbe où nous fîmes nos études ensemble ...

Dès le premier jour, nous fîmes tous ligués pour civiliser le *Bédouin* ; on lui donnait ce sobriquet parce qu'il nous arrivait de Bédouin, un petit bourg du Comtat accroché aux croupes méridionales du mont Ventoux.

D'Agrève avait grandi là dans un morose gentilhomme des hautes garrigues. Sa famille, d'une ancienneté sans éclat, était attachée depuis des siècles à cette terre pauvre. Ce sont des pays de bonne race, disait-il, sève de Provence fortifiée de sève de montagne, gens solides et doux qui voient des chênes sur leurs têtes et des oliviers sous leurs pieds. La vieille souche, ensevelie dans ce pli de roches, y accumulait des forces que nul de ses rejetons n'avait encore dépensées au-dehors. Jean tenait de son ascendance provençale une sensibilité de cœur et une vivacité d'esprit qui semblaient combattues, réfrénées en lui par l'influence du sang maternel.»<sup>1</sup>

En situant ainsi ses origines imaginaires près de Carpentras, dans une région riche d'histoire et sans doute plus ensoleillée que le Vivarais, Vogüé donne peut-être à son rêve romanesque un caractère apaisant et négateur d'anxiété.

Vogüé deviendra par la suite diplomate, occupera un poste à l'Ambassade de France en Russie, épousera une demoiselle d'honneur de l'Impératrice et assurera le rayonnement du roman russe en France. Vogüé a également été un écrivain prolifique, qui a collaboré à la *Revue des deux mondes*, et à qui l'on doit, entre autres, plusieurs romans. Membre de l'Académie française, il y a reçu Paul Bourget, Gabriel Hanotaux, Edmond Rostand et Maurice Barrès. *Les routes*, sans doute éditées peu après sa mort en 1910, publient un certain nombre d'articles regroupés dans l'ordre suivant : « *Orient et Russie, Visions françaises, Hommes d'état et hommes de lettres* ». L'ouvrage est préfacé par le Comte d'Haussonville, qui, par fidélité à la tradition libérale orléaniste, est réfractaire à la politique de Léon XIII et du Cardinal Lavignerie concernant le « Ralliement » de l'Eglise Catholique Romaine à la République. Le préfacier rappelle cependant que Vogüé s'est montré partisan du « Ralliement ». *Les routes*, qui font donc apparaître les pensées de Vogüé sur divers problèmes, semblent être également une parfaite illustration des mentalités d'un groupe de la droite catholique à l'issue de l'Affaire Dreyfus. Il est donc intéressant d'étudier les quelques notations que l'on voit apparaître, au fil des textes, sur les Juifs.

L'auteur des *Routes* a été marqué par un de ses cousins, de vingt ans son aîné, Melchior de Voguë, « dont la réputation est déjà assurée par ses importants travaux d'archéologie orientale »<sup>2</sup> et qui l'a introduit dans la carrière diplomatique en l'emmenant à Constantinople comme attaché d'ambassade. Eugène-Melchior de Voguë, enthousiasmé par sa découverte de l'Orient, a sans doute acquis également une culture archéologique. On retrouve donc, dans *Les routes*, une curiosité certaine pour les fouilles que la France conduit à Eléphantine, à l'époque où Voguë y passe en mars 1909 :

« L'île s'allonge en face du balcon où je m'attarde : elle divise les bras du Nil ; le plus étroit, large seulement de quelques brasses, la sépare d'Assouan. Au-dessus des jardins et des palmeraies qui couvrent la partie inférieure de l'île, un tertre nu se renfle à l'extrémité méridionale ; ce n'est plus qu'un monceau de décombres, ruines de vingt cités superposées, noir amas de briques sèches et de terres défoncées par les fouilles. Là s'élevèrent et périrent des villes, des temples, des tombeaux, depuis l'Ancien Empire jusqu'à nos jours ; constructions égyptiennes, éthiopiennes, perses, grecques, romaines, coptes, arabes ... Comme les flots du Nil, les races se succédèrent sur l'îlot sacré, à la limite des deux mondes ...

La petite maison blanche m'avait été signalée par nos couleurs nationales flottant au haut d'un mât. J'y allai ; une felouque travers le bras du Nil en quelques minutes. Je fus reçu par M. J.E. Gautier, qui supplée M. Clermont-Ganneau dans la conduite des fouilles entreprises depuis deux ans. M. Clermont-Ganneau a fondé de grandes espérances sur les révélations des documents juifs trouvés à Eléphantine. L'ingénieur sémitisant a raconté lui-même, dans un article au journal *Le Temps*, comment ces papyrus en langue araméenne établissent l'existence dans l'île d'une colonie juive et d'un temple de Jéhovah au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Si quelque chose subsiste du quartier israélite, ces précieuses reliques se dérobent encore ...

[M. Gautier] est venu prendre ici un autre mot d'ordre comme les grenadiers de Bonaparte allaient d'Arcole aux Pyramides toujours prêts pour de nouveaux combats, pour de nouvelles victoires.

J'use des termes militaires pour bien marquer comment ces soldats de la science, honneur de notre race, continuent sous une autre forme les épopées dont elle fut coutumière. »

On note d'abord que les fouilles sont décrites avec

une finesse poétique. Cela semble provenir de tous les aspects symboliques que cet « îlot sacré » permet d'évoquer. Ile du Nil, située en face d'Assouan, Eléphantine était une place-forte importante à l'époque pharaonique ; c'est donc un centre spirituel où l'on rencontre des traces de toutes les civilisations antiques en rapport avec l'Egypte. Les villes, les temples, les tombeaux, découverts par l'archéologue, épousent une forme qui évoque le carré ; ce quadrilatère symbolise surtout la terre par opposition au ciel ; sa forme s'emploie donc pour des constructions qui sont des répliques terrestres aux archétypes célestes. Il y a, on le voit, dans la description de Voguë, toute une méditation humaniste sur la richesse symbolique de l'antiquité égyptienne.

Les notations sur les découvertes de la civilisation hébraïque s'inscrivent dans cette méditation. Tout en notant l'admiration de Voguë pour « l'ingénieur sémitisant », on peut se demander si, au Vème. Siècle avant J.C, il pouvait y avoir un « temple » juif ailleurs qu'à Jérusalem. On note également que Voguë donne au tétragramme sacré une des prononciations chrétiennes : « un temple de Jéhovah ».

Ce qui est peut-être le plus important ici, c'est la manière dont Voguë parle des archéologues français qui travaillent sur les antiquités du Moyen-Orient : « ces soldats de la science, honneur de notre race » continuent en quelque sorte les épopées de Bonaparte. Voguë semble accorder aux Français une supériorité raciale par rapport aux Egyptiens, aux Perses, aux Coptes, aux Arabes et à la « colonie juive » ; en outre, l'épopée n'est pas dans le caractère éblouissant des découvertes mais dans la supériorité des chercheurs français.

Dans cette méditation sur l'archéologie du Moyen-Orient, ce qui est frappant, c'est ce patriotisme presque nationaliste qui semble être surtout une justification inconsciente de la colonisation.

Voguë, qui est intéressé par l'archéologie, l'est encore plus par tout ce qui concerne la littérature russe. En mai 1909, sans doute dans le cadre de l'alliance franco-russe, il représente, avec trois de ses confrères, l'Institut de France au centième anniversaire de la naissance de Gogol à Moscou :

« Ces journées si remplies ne laissèrent pas une heure de loisir pour en rédiger le compte-rendu ; des notes hâtives, jetées en wagon sur le carnet, c'est tout ce que je rapporte avec le chaleureux accueil fait à la

délégation française. Je transcris ici quelques-unes de ces notes ...

Voici les rares groupes des pauvres izbas, chétives dans les plis gris des paysages, les clochers verts des églises rouges, et sur les quais des gares, les silhouettes immuables que j'y avais laissées : moujiks enfouis dans leurs touloupes, femmes qui balancent sur l'épaule la perche où pendent les deux seaux, gamins aux sarraus rouges, juifs en quête du profit du hasard qui peut tomber du train, vieux mendiants appuyés sur leur bâton, avec leur air de venir tous du fond des espaces tristes, avec leurs yeux de peine et de soumission, ouverts sur leur songe intérieur ; tous et toujours semblables à celui d'entre eux que le peintre des *Ames mortes* caractérisait d'un seul trait : "Dès le commencement, la vie l'avait regardé par la petite vitre trouble d'une fenêtre chargée de neige."»

Voguë fait d'abord apparaître ce qu'il trouve typique dans les paysages et dans les « silhouettes » russes ; l'emploi de termes spécifiques ont pour but de donner à la description plus de précision et un certain réalisme : « pauvres izbas », « moujiks enfouis dans leurs touloupes ». Voguë souligne ensuite la permanence des types humains : il retrouve des « silhouettes immuables » « semblables » à celles que Gogol avait décrites dans *Les Ames mortes*. Voguë, qui, en 1877, avait été nommé secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, ne relève, en 1909, aucune différence dans ce qu'il a pu voir. Le « dimanche rouge » de 1905 n'est pas évoqué ; de même, Voguë ne fait aucune allusion aux problèmes sociaux qui pourraient provoquer une explosion révolutionnaire. Peut-être y-a-t-il chez lui le besoin de donner de la Russie une image rassurante à un moment où l'alliance franco-russe se resserrant, les capitaux français souscrivent largement aux emprunts russes. Dans cette description concernant « les silhouettes immuables » du monde rural, les Juifs sont à leur place, juste avant les mendiants dont ils semblent proches ; ils ne semblent pas plus dangereux que les moujiks, les paysannes, les « gamins » ou les mendiants ; ils ont tous « des yeux pleins de peine et de soumission, ouverts sur leur songe intérieur ». Si l'évocation de toutes ces « silhouettes » cherche à donner au paysage russe une certaine couleur locale, la description des Juifs « en quête du profit de hasard qui peut tomber du train » a quelque chose de méprisant. Cette notation, qui trouve peut-être l'une de ses sources dans l'antisémitisme russe, fait surtout apparaître, chez Voguë, un certain besoin de se sentir supérieur.

Voguë, on vient de le voir, parle des Juifs surtout

lorsqu'il décrit la Russie, qu'il connaît bien :

« Il faut avoir pratiqué la Russie d'antan pour se représenter le changement à vue – plus miraculeux que ceux des machinistes de Potemkine – le coup de théâtre qui bouleverse toutes les conditions, toutes les conceptions de la vie politique et sociale, chez ceux d'en-haut et ceux d'en-bas ... Le Caliban russe est sorti de sa torpeur séculaire ; il avait rugi parfois dans la révolte brutalement, à la vieille mode des Stenka Razine<sup>3</sup> et des Pougatchef<sup>4</sup> ; pour la première fois, il va parler légalement. Ceci est plus redoutable que cela.

Il parlera d'abord aux yeux, sur les bancs de ce palais où l'on verra tous les types, toutes les conditions de la mosaïque humaine qu'est la sainte Russie : seigneurs, marchands, paysans, intellectuels et illettrés ; des Polonais, des Allemands, des Tatars, des juifs en notable proportion, car la représentation de la Lithuanie (*sic*) est ce qu'on pouvait attendre, israélite pour la majeure partie ; des popes, des prêtres catholiques, des rabbins, des mollahs musulmans.

- De quelle âme composite qui s'ignore et se cherche, quelles paroles monteront aux lèvres des premiers orateurs ? Sauront-elles exprimer une volonté collective, la traduire et l'imposer dans les inévitables conflits qu'il faut prévoir, dans le duel entre les forces éprouvées du passé et les aspirations confuses de l'avenir ? »

Le texte est daté du 10 mai 1906. Quelques mois auparavant, par *le manifeste d'octobre 1905*, le Tsar a convoqué une assemblée élue, la *Douma*, qui voterait les lois et en contrôlerait l'exécution. La *Douma* s'est réunie pour la première fois en avril 1906. Le texte de Voguë concerne donc surtout l'actualité politique de la Russie. Les Juifs n'apparaissent ici que comme une partie ethnique de cette « mosaïque humaine qu'est la sainte Russie ». Voguë souligne qu'ils sont particulièrement nombreux en Lituanie ; cependant les Juifs ne l'inquiètent pas plus que les Polonais, les Allemands et les Tatars. L'important est la méfiance de Voguë pour la *Douma* qui symbolise la fin de l'absolutisme tsariste.

Ce qui apparaît surtout ici, c'est l'antisémitisme légèrement condescendant d'un écrivain qui ne connaît pas les Juifs. Pour lui, l'archéologie est surtout le moyen d'affirmer la supériorité des savants français. En ce qui concerne la Russie, que Voguë connaît surtout par son aristocratie et sa littérature, Léon Poliakov dit que, jusqu'au milieu du XIXème siècle, la société russe ne connaissait les Juifs que par

ouï-dire. C'est avec Gogol que les Juifs entrent dans la littérature russe et il en donne, bien sûr, une image négative. Voguë se contente donc de refléter un « enseignement du mépris » qui est peut-être celui du milieu dans lequel il vit. Par ces idées, Voguë, devient le « héraut » d'un mouvement de droite qui ouvre en fait la voie à *L'Action française* et à Charles Maurras.

<sup>1</sup> Voguë (E M de) – *Jean d'Agrève*. Paris, Plon, 1951 (1<sup>ère</sup> éd. 1886). PP.14 – 15

<sup>2</sup> Voguë (Pierre de) – *Eugène-Melchior de Voguë et le Roman russe*. In *Eugène-Melchior de Voguë, le héraut du Roman russe*. Paris, Institut d'études slaves, 1989. P. 14.

<sup>3</sup> Chef d'une révolte paysanne de 1670-71.

<sup>4</sup> Chef d'une insurrection populaire russe de 1753-54.



Adolphe CREMIEUX